

NINA BARBIER

MALGRÉ-ELLES

*Les Alsaciennes et Mosellanes
incorporées de force dans la machine de guerre nazie*

TEXTO

Texto est une collection des éditions Tallandier

1^{re} édition : La Nuée Bleue/Éditions du Quotidien, 2000.

© Éditions Tallandier, 2018, pour la présente édition
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-3323-8

Qui sait si tu ne prendras pas
le chemin du retour ?

Et sans que rien même ait changé,
rien si ce n'est toi-même.

BERTOLT BRECHT

Sommaire

<i>Le temps de la reconnaissance</i>	11
<i>Préface</i>	13
<i>Avant-propos</i>	19
L'APPEL AU RAD	25
La convocation au Conseil de révision	29
Un départ forcé.....	45
Une vie de camp !.....	59
DU RAD AU KHD	95
Enrôlées dans l'effort de guerre allemand.....	145
Auxiliaires de guerre	185
Déserteuses.....	193
LA LIBÉRATION	213
Au retour... la désillusion !.....	233
Leur dernier combat.....	245
<i>Crédits photographiques</i>	249
<i>Remerciements</i>	251



Le temps de la reconnaissance

Entre 1942 et 1945, quinze milles jeunes filles, parfois des adolescentes, durent travailler contre leur gré dans la machine de guerre nazie, enrôlées de force dans le *Reichsarbeitsdienst* (RAD), le *Kriegshilfsdienst* (KHD) ou même la *Wehrmacht*. Cette époque douloureuse a marqué à tout jamais leurs esprits.

Après la guerre, beaucoup de ces femmes se sont engagées pour la reconnaissance de la violence et de l'injustice dont elles furent les victimes. En publiant ce livre en 2000 (ainsi qu'en réalisant un documentaire pour la télévision), Nina Barbier ne leur avait pas seulement rendu un émouvant et légitime hommage. Elle a aussi sensibilisé l'opinion publique à la demande de justice de celles qu'on appelle désormais les « Malgré-elles », associant leur situation aux anciens incorporés de force masculins dans la

Wehrmacht, les « Malgré-nous », qui avait bénéficié eux d'une réparation pour le tort subi.

Ce combat a été long, mais il n'a pas été vain. Le 17 juillet 2008, un accord d'indemnisation a enfin été conclu, attribuant aux « Malgré-elles » – la plupart âgées de quatre-vingts ans et plus – une partie de l'argent versé par les autorités allemandes au titre du dédommagement moral pour les incorporés de force alsaciens et mosellans. En signant cet accord, Jean-Marie Bockel, secrétaire d'État aux Anciens Combattants, au nom du gouvernement, et André Bord, président de la Fondation Entente franco-allemande, gestionnaire français de ces fonds de dédommagement, ont ainsi mis un terme à l'un des derniers malaises de la mémoire collective de la Seconde Guerre mondiale en Alsace-Moselle.

Préface

La fin d'un long silence

Après le long silence qui a entouré les quelque cent trente mille Malgré-nous, tabou de l'histoire française et de la mémoire nationale, voici que surgit, grâce au recueil de témoignages réunis par Nina Barbier, l'existence d'homologues féminins, de compagnes d'infortune. Pour les nommer, Nina Barbier a forgé un néologisme admirable d'expressivité mais aussi d'évidence tant le parallèle s'impose : les Malgré-elles. Elles existent donc, mais leur existence a été l'objet d'une occultation encore plus sévère, d'un silence encore plus épais. Silence de l'histoire et des historiens, silence des organisations de déportés et incorporés de force.

Est-ce parce que l'image de femmes embrigadées ne cadre pas avec les représentations habituelles de la féminité ou de la place vouée aux femmes dans la société ? D'autant que cette facette de la condition des femmes

alsaciennes sous le nazisme s'accorde fort mal avec l'idéologie des trois K (*Kinder, Küche, Kirche*, qui signifie « Enfants, Cuisine, Église »), à laquelle le III^e Reich voulait les confiner. Au-delà de cette trilogie de façade, l'État nazi enrôla les femmes dans son programme d'enrégimentation physique et mentale, dans sa volonté de dressage civique qui s'étendait à toutes les catégories de la population. Il les a mises à contribution dans son effort de guerre, dans les villes comme à la campagne.

Par la diversité des témoignages et l'analyse qui nous sont proposés dans cet ouvrage, nous découvrons la dureté de ces destins de femmes, de filles devrions-nous dire vu leur jeune âge. C'est au sortir de l'adolescence, à dix-huit, dix-neuf ans le plus souvent, qu'on venait frapper à leur porte pour les recruter au profit de l'Allemagne. Elles partaient pour de longs mois chez l'occupant, loin de chez elles, dans un environnement étranger par sa langue et sa culture. Elles partageaient la même condition tragique malgré leur destinée, soit dans le *Reichsarbeitsdienst* (RAD), soit le *Kriegshilfsdienst* (KHD) ou directement dans l'armée (*Wehrmacht*). Elles pouvaient ainsi travailler aussi bien dans une ferme que dans une usine de munitions, pour le service des communications ou comme bonne d'enfants pour une famille de notables allemands. Certaines subirent la dureté de la vie militaire et la réalité des bombardements, d'autres connurent un quotidien plus banal. On peut même



« Alsaciennes, inscrivez-vous au Service du travail du Reich ».

imaginer que pour certaines ce départ fut la première – et unique – expérience d’une vie de groupe, avec des filles de leur âge. Le temps a parfois estompé les marques de la souffrance, pour d’autres, le souvenir de cette expérience ne se départit pas de la douleur. Mais, d’une manière générale, cette période pénible a été enfouie au plus profond de la mémoire.

La Seconde Guerre mondiale, encore plus que la première, a brouillé la frontière entre combattants et non-combattants, entre fronts et arrières, entre citoyens soumis au service national et personnes annexées, subordonnées au Diktat de l’occupant. Hommes et femmes furent concernés mais, à la fin du conflit, la mémoire et la patrie ne les traitèrent pas d’égal à égal. À ces femmes, dont certaines furent effectivement dans la *Wehrmacht* contraintes à une discipline militaire, on refusa le statut des enrôlés de force. Toutes leurs années passées au service de l’ennemi sans reconnaissance statutaire ou salariale n’ont pas compté dans leur carrière ultérieure. Cette attitude renvoie à la position sociale des femmes dans la société à cette époque, à leur statut de gardiennes du foyer et non de pourvoyeuses du pain quotidien. Leur travail à l’extérieur était considéré comme accessoire, leur gain superflu. Ainsi, au sortir de la guerre, les Malgré-elles ne pouvaient revendiquer à la nation ni le statut de travailleuses, ni celui de combattantes, parce que le tribut qu’elles avaient

PRÉFACE

payé à la guerre paraissait minime comparé à celui versé par les hommes. C'était sans compter sur la combativité de certaines d'entre elles et la volonté de témoigner d'une fille de Malgré-elles, Nina Barbier. Cette démarche me permet de renouer avec un aspect de mon histoire familiale, puisque ma mère partit également en Allemagne pour le RAD et le KHD. Par pudeur, ou parce que son vécu lui paraissait moins traumatisant que certains récits retranscrits ici, elle ne m'en a légué toutefois qu'une image assourdie. C'est à travers les entretiens recueillis par Nina Barbier que l'on peut prendre désormais conscience du sort de dizaines de milliers d'Alsaciennes et de Mosellanes pendant l'Occupation.

Alors que la participation des femmes à l'Histoire est maintenant largement étudiée et que leur rôle dans les guerres est désormais reconnu (comme ouvrières et paysannes remplaçant les hommes mobilisés en 1914-1918, comme résistantes...), il est temps que ce pan de l'histoire soit également intégré à la mémoire nationale et aux programmes d'enseignement.

ODILE GOERG,
professeur des Universités



*Le camp du RAD de Răpitz où séjourna Charlotte Jung :
quatre baraques de douze lits chacune.*

Avant-propos

Des femmes dans l'Histoire

Quelques-unes parlent de leur passé avec réticence, comme si elles voulaient enfouir dans leur mémoire cet épisode douloureux, pour ne plus jamais y penser, plus jamais. Car ces Alsaciennes et Mosellanes, qui sont aujourd'hui des grands-mères, ont connu avec l'annexion de leur province au Reich un des moments les plus douloureux de leur jeunesse : se retrouver à dix-huit ou dix-neuf ans en uniforme allemand, obligées de travailler pour le Reich allemand et de prêter serment au *Führer* fut pour elles un vrai cauchemar.

La tragédie des cent trente mille Malgré-nous alsaciens et mosellans qui ont vécu l'horreur de la guerre, incorporés de force dans la *Wehrmacht* et envoyés sur le front russe, est toujours présente dans nos mémoires. Ils ont souffert le martyre et beaucoup d'entre eux n'en sont jamais revenus. Mais connaît-on l'autre histoire de la guerre, celle des femmes ? Elles

aussi ont eu leur part de souffrances dans ce conflit. Mais surtout, et c'est sans doute plus pénible encore, cinquante-cinq ans plus tard, la douleur de ne pas être reconnues les ronge.

En découvrant l'histoire de ma mère, originaire d'un petit village de la route des vins et incorporée de force à dix-neuf ans au *Reichsarbeitsdienst* (RAD, Service du travail obligatoire), j'ai voulu connaître l'histoire et comprendre le rôle de ces Alsaciennes et Mosellanes. Adolescente, j'ai un jour trouvé une photographie de ma mère en uniforme sous le drapeau nazi. Quel choc ! Je l'ai questionnée et elle me raconta son incorporation pendant dix-huit mois à l'*Arbeitsdienst* (Office du travail), puis au *Kriegshilfsdienst*. Elle me parla aussi des Malgré-nous, du camp de Tambov, elle me cita des dates, des noms de personnes et de lieux. J'eus aussitôt le désir de partir à la recherche d'autres oubliées de l'Histoire qui, comme elle, avaient été incorporées de force et durent abandonner tout un épisode de leur jeunesse en pays ennemi. L'idée d'un film documentaire fut acceptée par France 3 Alsace. Pendant la préparation, je reçus de nombreux témoignages et je n'ignorais pas la difficulté de les exploiter tous dans le film, mais comme je voulais préserver ces récits de la trappe de l'Histoire, j'ai pensé à les réunir dans un livre.

Pour moi, qui suis de la génération de leurs enfants, il n'a pas toujours été facile d'amener ces